

L'ÉMOTION COMME FACTEUR DE COMPLÉTUDE ET D'UNITÉ DANS L'EXPÉRIENCE

LA THÉORIE DE L'ÉMOTION
DE JOHN DEWEY

LOUIS QUÉRÉ

Cette étude porte sur la théorie des émotions de John Dewey, dont on redécouvre aujourd'hui la pertinence et la validité*. Les textes que Dewey a consacrés aux émotions se situent à deux moments très différents de son parcours. Les premiers, publiés en 1894 et 1895, relèvent de l'élaboration de la psychologie fonctionnelle qui culmine avec son fameux article de 1896 sur l'arc réflexe. Ces textes évaluent et critiquent les apports de Charles Darwin et de William James à la théorie des émotions. Ils expliquent en quoi les émotions sont des modes de comportement, dans lesquels est en jeu une coordination d'activités; l'objet et le sujet de l'émotion émergent d'une seule et même expérience d'ajustement à l'environnement. Ce n'est qu'avec la publication en 1934 de *L'art comme expérience* que Dewey parachèvera son entreprise, en reprenant la question de l'expression des émotions et en attribuant à l'émotion un véritable travail dans l'expérience. Ce travail est conçu en termes de découverte et de clarification, de sélection et d'unification, de valuation et de traitement préreflexif d'une situation.

MOTS-CLEFS: PRAGMATISME; ACTIVITÉ; COORDINATION; EXPRESSION;
TÉLÉOLOGIE; TRAVAIL ÉMOTIONNEL.

* Louis Quéré est directeur de recherches émérite CNRS au Centre d'étude des mouvements sociaux [quere@ehess.fr].

« *La séparation entre l'émotion chaude et l'intelligence
froide est la grande tragédie morale.* »
(MW 14 : 177)

La théorie pragmatiste des émotions est célèbre principalement à cause de la contribution de William James. Celle-ci a été discutée, critiquée, réformée. Aujourd'hui encore, elle a ses adeptes, notamment, quoique avec des modifications plus ou moins importantes, dans les neurosciences de l'émotion (voir par exemple Damasio, 2003). Les premiers à la reprendre tout en la modifiant ont été les autres pragmatistes eux-mêmes, à commencer par John Dewey et George Herbert Mead. Charles S. Peirce a lui aussi donné une place importante aux émotions, mais sa conception ne semble pas liée à celle de James (voir Chevalier, 2007)¹.

Je ne vais pas examiner la théorie de James, mais celle Dewey, qui a repris les principales intuitions de James, tout en les amendant sérieusement. De plus, à quarante ans d'intervalle, Dewey a proposé deux approches assez différentes de l'émotion : la première, présentée dans deux articles de 1894/95, esquisse une psychologie fonctionnelle des émotions, combinant les apports de Darwin et James ; la seconde, formulée principalement dans *Art as Experience*, s'écarte de la psychologie des émotions pour examiner la place des émotions dans l'expérience, et plus précisément leur « travail² ». Au-delà des différences, principalement dues aux points de vue distincts adoptés – les articles de 1894/95 sont des articles de psychologie, tandis qu'*Art as Experience* présente, à travers une analyse de la qualité esthétique de l'expérience, la conception de l'expérience et des émotions à laquelle Dewey est parvenu au début des années 1930 – il y a bien sûr des continuités importantes.

Pourquoi relire les articles de 1894/95 ? Au moins pour les trois raisons suivantes : la première est qu'ils donnent accès, peut-être pour la première fois, à la sorte de pragmatisme que Dewey cherche à développer ; la deuxième est que la théorie des émotions esquissée s'avère

encore très pertinente par rapport aux recherches actuelles sur les émotions, et notamment par rapport aux approches en termes d'*appraisal*, ou à celles placées sous le signe des sciences cognitives ; la troisième raison est que dans ces articles Dewey élabore, en conjonction avec Mead, une philosophie pragmatiste de l'acte ou une théorie pragmatiste de l'activité. Cette philosophie et cette théorie lui permettront par la suite de se dire « behavioriste », tout en refusant le behaviorisme réductionniste de John Watson et d'autres³. Cependant la philosophie de l'acte cédera progressivement la place à une théorie de la conduite ou de l'expérience, dans laquelle l'émotion jouera un rôle central. J'ai bien envie de qualifier cette théorie d'« écologique » : la conduite, qui est de nature temporelle et sérielle, est une affaire d'équilibre, de transaction⁴ et d'intégration entre l'organisme et l'environnement, et aussi d'intégration du *self* (cette intégration est organique à la base). C'est dans cette problématique de l'équilibre, de la transaction et de l'intégration que Dewey s'efforce de caractériser non seulement le « travail » des émotions dans l'expérience, qui lui paraît essentiel, mais aussi leur soumission possible et souhaitable non pas à la raison, mais à la « méthode de l'intelligence ».

DEWEY HÉRITIER ET CRITIQUE DE DARWIN ET JAMES

Un commentaire de Mead nous donne la clef pour entrer dans les articles, relativement compliqués, de 1894/95. En effet Mead publie en 1895, dans le numéro de *The Psychological Review* suivant celui où est paru le second article de Dewey, une note intitulée « A Theory of Emotions from the Physiological Standpoint », note résumant une communication faite en 1894 au congrès annuel de l'*American Psychological Association*. Mead commence par dire qu'il fait sienne l'approche des émotions proposée par Dewey dans ses deux articles, où, dit-il, celui-ci a présenté « une description téléologique complète des émotions ». De son côté Dewey, écrit, dans une note de son premier article (Dewey, 1894 : 568), qu'il emprunte à Mead sa description de la coordination entre les fonctions végétatives et les fonctions

motrices, phénomène que Mead mettrait au cœur de son explication de l'émotion et des attitudes émotionnelles (Dewey précise qu'il considère ce que lui-même écrit comme simplement descriptif, alors que chez Mead il y aurait une véritable explication⁵).

Cette entrée en matière par l'évocation de Mead n'est pas anodine. D'une part, à l'époque, il y avait une collaboration étroite, notamment sur des questions de psychologie, entre les deux hommes, qui s'étaient rencontrés à l'Université du Michigan. D'autre part, une partie du vocabulaire que Dewey utilise dans ses articles sur l'émotion (par exemple, les notions d'« acte » et de « phases » de l'acte) est aussi celui de Mead. À cela s'ajoutent leurs références communes à Darwin et James, et leur intérêt commun pour les bases biologiques et physiologiques des émotions.

Pour parvenir à « une description téléologique complète des émotions », Dewey, qui reprend une idée de Darwin à la suite de James, replace celles-ci dans le processus d'organisation de l'activité organique, qu'il conçoit selon un « schème des activités vitales » ou un « schème du comportement vital ». Ce schème, il l'expose pour la première fois, en 1896, dans « The Reflex Arc Concept in Psychology » (Dewey, 1896), mais il est évident qu'il l'a déjà élaboré pour l'essentiel quand il publie ses articles sur l'émotion.

LE SCHÈME DES ACTIVITÉS VITALES

Tout le propos de Dewey dans cet article de 1896 est d'affirmer le primat de l'activité, et notamment de l'activité motrice et du mouvement. Percevoir c'est déjà se mouvoir et effectuer des actes prenant place dans une activité plus large. En effet, un des problèmes que Dewey trouve dans le concept d'arc réflexe en psychologie est que la perception y est réduite à une sensation ; ce qui supprime à la fois son caractère d'activité (voir, entendre, toucher sont des actes), son appartenance à une coordination sensori-motrice, et son placement dans la sérialité du comportement⁶. Il y a toujours déjà une activité

en cours, car nous sommes toujours pris dans « un continuum temporel d'activités » dans lequel il y a des rythmes et des changements, des transitions critiques et des étapes charnières. Par exemple, si un bruit soudain me fait sursauter, la valeur de ce bruit diffère selon ce que je suis déjà en train de faire et la manière dont je le fais : lire, écouter de la musique, chasser, réaliser une expérience en chimie, me promener seul la nuit, sommeiller, dormir, etc. Entendre le bruit est lui-même une activité motrice :

Dans l'écoute est autant impliquée une partie définie de l'appareil moteur que dans le fait de s'enfuir qui s'ensuit. Le mouvement et la posture de la tête, la tension des muscles de l'oreille, sont requis pour la « réception » du son. Dire que la sensation du son surgit d'une réponse motrice est aussi vrai que dire que s'enfuir est une réponse au son. (EW 5 : 101)

La conception dominante en psychologie de l'enchaînement d'un stimulus et d'une réponse n'est donc pas acceptable, car elle décompose le comportement en une succession d'actes discrets, alors qu'il a une continuité sérielle et temporelle⁷. Le stimulus n'est jamais premier : d'une part, il est fonction d'une activité en cours, et de son caractère sériel ; d'autre part, il est toujours précédé par une coordination sensori-motrice, dont il émerge. De ce fait il incorpore déjà une réponse motrice. Imaginons, par exemple, que le bruit entendu le soit au cours d'une promenade en forêt ; il ne se réduit pas à un événement physique fonctionnant comme stimulus :

La sensation consciente du son dépend de la réponse motrice qui a déjà eu lieu ; [...] c'est la réponse ou l'attention motrice qui constitue ce qui finalement devient le stimulus pour un autre acte [s'enfuir, par exemple – LQ] [...]. De même que la « réponse » est nécessaire pour constituer le stimulus, pour le déterminer à la fois comme son et comme ce type de son précisément, [...] de même l'expérience du son doit persister en tant que valeur dans la fuite, pour l'entretenir, pour la contrôler. La réaction motrice

impliquée dans la fuite est, une fois de plus, dans le son, pas seulement une réaction au son. Elle se produit pour changer le son, pour s'en débarrasser. [...] Ce que nous avons c'est un circuit, pas un arc ou un segment brisé d'un cercle [...]. La réponse motrice détermine le stimulus, tout autant que le stimulus sensoriel détermine le mouvement. En effet, le but du mouvement est uniquement de déterminer le stimulus, de fixer de quelle sorte de stimulus il s'agit, de l'interpréter. (EW 5: 101-102)

En d'autres termes, la sensation provoquée par le bruit n'est pas le stimulus, et le mouvement suscité n'est pas la réponse. La première traduit au contraire l'absence d'un stimulus et la recherche d'un stimulus objectif (par exemple, un ours effrayé ou un ours menaçant dans les parages⁸); et le mouvement indique la recherche de l'acte qui convient pour compléter une coordination donnée d'actes (continuer tranquillement son chemin ou s'enfuir). Cette double recherche traduit une incertitude, voire un conflit inhibiteur, dans la coordination en question, qui l'empêche de s'achever. Par conséquent un stimulus n'est pas une chose en soi; il demande à être découvert, déterminé en tant que phase d'une activité pour qu'une coordination puisse être complétée (par exemple, il faut se faire une idée des dispositions de l'ours). Et c'est la réponse motrice qui contribue à constituer le stimulus. Si bien que stimulus et réponse sont « strictement corrélatifs et contemporains ». Ainsi une sensation n'a pas de qualité par elle-même. Sa valeur dépend de l'activité dont elle est une phase: « La recherche du stimulus est la recherche des conditions exactes de l'action; c'est-à-dire de l'état de choses qui décide de la façon dont une coordination qui a été commencée devrait être achevée. » (EW 5: 107).

Pour s'ajuster à son environnement, un organisme doit coordonner différentes activités d'exploration et de fixation (motrices, visuelles, auditives, tactiles, etc.), et coordonner celles-ci avec les activités « végétatives » qui leur sont subordonnées (circulatoires, glandulaires, respiratoires, viscérales, etc.). Il doit aussi ordonner ses tendances spontanées à réagir, qui peuvent entrer en conflit les unes

avec les autres. Il doit encore ajuster ses habitudes aux conditions de la situation et aux fins qu'il y poursuit. Il lui faut enfin maintenir la tension qui le fait agir, en particulier qui lui fait sélectionner et constituer les stimuli qui provoquent ses réponses – il lui faut donc coordonner stimuli et réponses, changements dans l'environnement, changements dans l'organisme et changements dans la direction et l'intensité de l'activité. Toutes ces coordinations sont téléologiques.

Ces différentes exigences sont d'innombrables sources de désintégration des coordinations. Or une rupture de coordination se manifeste par des émotions. Pour le Dewey des années 1890, les émotions négatives sont en effet les symptômes d'une activité divisée. Au contraire, les émotions positives correspondent à la réaction provoquée par le dépassement d'une activité divisée, qui a suscité la tension d'un effort. Alors que, dans une activité harmonisée, les lignes d'action s'articulent bien et se renforcent mutuellement, de même que les « facteurs » sensorimoteurs et végétatifs de l'acte, dans l'activité divisée il y a tension, conflit, échec de la coordination. À titre d'illustration, Dewey s'arrête sur deux cas évoqués par Darwin : la joie et la tristesse. La première correspond à une situation dans laquelle il y a une parfaite intégration ou unification de l'activité ; l'activité ajustée à la fin poursuivie est renforcée par des changements appropriés dans les systèmes moteur et végétatif. La seconde correspond à une situation dans laquelle il y a division et discordance entre les lignes d'action, rupture de coordination, conflit et donc arrêt :

Dans un cas, – [...] il y a des actions sans friction, une activité harmonisée [...] ; dans l'autre, deux lignes d'activité s'opposent plus ou moins – les images de la situation présente et celles du jeu passé ne peuvent pas être coordonnées. (EW 4 : 156)

La joie est la réaction provoquée par le dépassement d'une activité divisée, qui provoquait la tension d'un effort, la division étant par exemple celle entre la fixation de l'attention sur les conditions présentes et celle sur la fin attendue ou visée. Elle est donc le point

final d'une période d'effort. Il en va de même pour la tristesse, mais elle est liée cette fois-ci à un échec ou à une perte, plus précisément « à la rupture d'une coordination téléologique donnée » (EW 4 : 159), « à l'échec d'une machinerie téléologique de l'ordre des habitudes » (*ibid.*), ou encore à un défaut d'ajustement des mouvements ou des moyens aux circonstances. Une rupture complète de coordination (notamment entre le système moteur et le système végétatif) peut provoquer des émotions bien plus extrêmes que la tristesse.

DARWIN VICTIME DU « SOPHISME DU PSYCHOLOGUE »

Pour élaborer sa théorie des émotions dans les deux articles de 1894 et 1895, Dewey s'appuie sur celles de Darwin et de James. Il tente de sauver l'une et l'autre, qu'il juge importantes, mais en partie incorrectes. En effet, explique-t-il, Darwin et James ont considéré à tort que les émotions sont des séries discrètes de trois éléments : la cognition, l'affect et l'action. Il leur manque un schème correct, c'est-à-dire circulaire, de l'activité vitale, dans lequel les trois éléments se constituent dynamiquement, s'articulent les uns aux autres et se renforcent mutuellement.

Dewey examine d'abord à tour de rôle chacun des trois principes avancés par Darwin dans *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* (Darwin, 1890) : l'intervention d'habitudes utiles pour la survie ; le principe de l'antithèse ; et celui de la décharge nerveuse directe. Le premier principe est celui « de l'association des habitudes utiles ». Darwin le définit comme suit :

Les mouvements utiles à l'accomplissement d'un désir ou au soulagement d'une sensation pénible finissent, s'ils se répètent fréquemment, par devenir si habituels qu'ils se reproduisent toutes les fois qu'apparaissent ce désir ou cette sensation, même à un très faible degré, et alors même que leur utilité devient ou nulle ou très contestable. (Darwin, 1890 : 373)

Dewey transforme ce qui, chez Darwin, est un principe général de l'expression des émotions en une phase de l'activité : l'expression des émotions a quelque utilité dans l'adaptation à l'environnement, parce qu'elle correspond à des actes utiles – des actes utiles non pas en tant qu'expressions d'émotions, mais en tant qu'actes servant la vie. Il propose donc de reformuler ce que Darwin appelle « mouvements utiles pour exprimer une émotion » en « mouvements utiles en tant que faisant partie d'un acte qui est utile en tant que mouvement » (EW 4 : 159). C'est donc en référence à des actes et à des mouvements utiles qu'il faut expliquer les attitudes émotionnelles, car elles en font partie : toute expression d'émotion « est une phase de mouvements déterminés téléologiquement » (EW 4 : 169).

Le deuxième principe de Darwin est celui de l'antithèse :

Certains états d'esprit entraînent certains actes habituels, qui sont utiles, comme l'établit notre premier principe ; puis, quand se produit un état d'esprit directement inverse, on est fortement et involontairement tenté d'accomplir des mouvements absolument opposés, quelques inutiles qu'ils soient d'ailleurs. (Darwin, 1890 : 373)

Bref, l'antithèse de l'émotion détermine celle de l'expression. Dewey considère que ce principe, outre qu'il fait de l'antithèse une force causale, va complètement à l'encontre de la théorie de James selon laquelle ce qui est premier ce sont les réactions physiologiques. C'est pourquoi il transforme l'antithèse des expressions en antithèse de mouvements effectués dans des actes qui ont leurs propres fins. Ces mouvements n'« expriment » pas des émotions ; c'est dans le flux de l'activité que les émotions surgissent.

Le troisième principe de Darwin est celui de « l'action directe du système nerveux » :

L'expérience montre qu'une certaine quantité de force nerveuse est engendrée et libérée toutes les fois que le système cérébro-spinal est excité. La voie que suit cette force est nécessairement déterminée par la série des connexions qui relient les cellules nerveuses, soit entre elles, soit avec les autres parties du corps. Mais cette direction est aussi fortement influencée par l'habitude ; cela revient à dire que la force nerveuse prend volontiers les voies qu'elle a déjà fréquemment parcourues. (*Ibid.* : 374)

Dewey donne à ce dernier principe une tout autre signification que Darwin : la « décharge nerveuse directe » témoigne de l'échec de la « machinerie téléologique des habitudes », du fait d'un heurt de ces habitudes qui se trouvent désajustées, et échouent à coordonner l'activité :

De telles décharges [...] sont en réalité des perturbations, des défauts, ou des exclusions de mouvements (fonctionnellement) *ajustés*. [...] Elles sont des cas de désintégration [...] de coordinations qui sont utiles, ou sont l'usage de moyens dans des circonstances dans lesquelles ils sont totalement inappropriés. (EW 4 : 160)

Dewey conteste surtout l'idée de Darwin selon laquelle les émotions précèdent, comme soulèvements internes, leur expression dans des comportements observables. Des mouvements, des attitudes ou des actes ne sont des expressions que du point de vue d'un observateur ou d'un interprète – qui a appris à les interpréter d'une certaine façon (notamment dans le cadre de l'apprentissage des interactions sociales). En eux-mêmes, ils sont des mouvements orientés, servant à quelque chose, bref des mouvements téléologiques. Les émotions opèrent dans les activités visant des fins pratiques non pas en tant qu'expressions, mais en tant qu'actes (leur fonctionnalité se transforme cependant lorsqu'ils émergent dans un milieu social, car leur reconnaissance et leur interprétation par les autres contribuent alors à l'organisation de ce que Mead (2001) appelle « la conduite sociale »).

Si l'on adopte cette perspective, les attitudes émotionnelles sont à considérer comme des « phases de mouvements déterminés téléologiquement ». Elles sont à expliquer par référence à la coordination fonctionnelle d'activités orientées vers un but, et pas à des occurrences antécédentes.

En définitive, si l'on prend l'exemple de la peur provoquée par la rencontre avec un ours, la séquence de Darwin est : Stimulus perçu (l'ours) → Traitement mental (évaluation) → État émotionnel interne (peur) → Expression corporelle (faciale, comportementale). Ce qui voudrait dire que l'émotion est produite dans l'intériorité psychique et physiologique avant d'être extériorisée. Pour Dewey,

[I]l n'y a rien de tel (du point de vue de celui qui a l'expérience) que l'expression. Nous l'appelons expression quand nous la considérons du point de vue d'un observateur [...]. Le mot même d'expression nomme les faits non pas tels qu'ils sont, mais dans leur seconde intention. Pour un observateur, mes mouvements de colère sont des expressions – des signes, des indications; mais sûrement pas pour moi. Considérer de tels mouvements comme étant en premier lieu expressifs c'est tomber dans le sophisme du psychologue : c'est confondre le point de vue de l'observateur et de l'interprète avec celui du fait observé. Les mouvements sont, en tant que faits, expressifs, mais ils sont aussi beaucoup d'autres choses. En eux-mêmes, ils sont des mouvements, des actes [...]. (EW 4 : 154)

Face à Darwin, Dewey soutient donc qu'il ne faut pas partir de l'émotion en tant qu'état interne, pour en dériver les mouvements qui seraient son expression :

Nous nous engageons dans une mauvaise direction, une impasse, si nous partons de l'émotion et essayons d'en dériver les mouvements comme étant son expression; par contre la situation se clarifie quand nous partons du fait que le mouvement est

une coordination soit réussie soit troublée, et en dérivons les types correspondants de l'émotion normale et pathologique. (EW 4: 163)

Soit le cas de la « peur normale » ; on en peut rendre compte en termes de principes téléologiques :

Retenir sa respiration indique l'effort ; ouvrir la bouche, l'acte arrêté à mi-chemin ; ouvrir les yeux, l'attention tendue ; trembler, le retrait ; se tapir, le début de la fuite ; le battement rapide du cœur, le rassemblement d'énergie pour fuir, etc. Maintenant si ces activités vont jusqu'à leur achèvement, c'est-à-dire si elles suggèrent la réaction supplémentaire qui se coordonnera dans une réponse précise, nous aurons une peur judicieuse, c'est-à-dire, de la circonspection. Par contre si elles ne suggèrent pas un mouvement supplémentaire qui achève l'acte, certains de ces facteurs, ou tous, se mettent à s'affirmer eux-mêmes dans la conscience [...] – il y a alors confusion. De plus, chaque phase particulière de l'acte, normale dans une coordination, par exemple l'accélération du battement du cœur, du fait qu'elle n'est plus contrôlée en l'absence de ses associés moteurs pertinents, est exagérée et devient de plus en plus violente. [...] Le tremblement témoigne [...] simplement de la même dis-coordination du côté du système musculaire. On atteint un sommet d'indécision ; nous commençons à faire une chose, puis une autre, mais chaque nouvel acte vient se mettre en travers du précédent. En gros, il y a une exagération des fonctions végétatives de l'activité, et un manque du côté moteur. [...] Ainsi l'agent devient-il entièrement absorbé par son propre état et incapable de faire attention à l'objet. (EW 4: 164)

Je récapitule la critique que Dewey adresse à Darwin. Le premier point est que l'émotion ne précède pas son expression comme occurrence ou état interne (à la fois physiologique et psychique). Dans l'analyse, il ne faut pas partir de l'émotion exprimée, mais des propriétés

d'un mouvement orienté, considéré sous l'aspect d'une « coordination réussie ou interrompue », et, ensuite, en dériver les types d'émotion normale ou pathologique.

Le second point de la critique porte sur la méconnaissance de la structure téléologique des émotions – ce qui a pour conséquence que l'on n'est pas en mesure de distinguer les émotions des *feelings* et des humeurs, qui, eux, ne sont pas relatifs à des actes orientés vers une fin, et donc n'ont pas de contenu cognitif⁹.

Une troisième critique concerne l'occultation de l'intentionnalité de l'émotion : une émotion normale a un « objet » ; à l'inverse, une émotion pathologique est une émotion sans objet. L'émotion normale implique une attitude « à l'égard » de son objet, qui est normalement ajustée à une fin quelconque.

Dewey conclut son examen de la théorie des émotions de Darwin par le résumé suivant : « Nous pouvons dire que tout ce que l'on appelle expression des émotions est, en réalité, la réduction à des attitudes de mouvements [par exemple d'efforts, de mouvements de renforcement, de saisie – LQ] et de stimulations utiles au départ. » (EW 4 : 168). Je rappelle que le sous-titre de l'article de 1894 est « Les attitudes émotionnelles », et que par « attitude » Dewey entend « une certaine coordination de mouvements » héritée du passé : une attitude est ce qui reste, sous la forme de tendances, d'une activité antérieure complète, effectuée pour elle-même, ou d'actes qui ont été utiles par le passé non pas en tant qu'expressions d'émotions, mais en tant qu'actes téléologiques (voir *infra*).

L'ERREUR DE JAMES

Dans le second article, Dewey évalue la théorie de James, selon laquelle l'émotion n'est que le fait de percevoir et de ressentir (plus ou moins consciemment) un changement corporel correspondant à une réponse motrice à un stimulus, provoquée par une « décharge

nerveuse ». Pour James, en effet, les changements physiologiques ne sont pas les résultats des troubles émotionnels suscités par une perception évaluative d'un objet ou d'une situation, mais leurs causes :

Selon l'idée que l'on se fait naturellement de ces « émotions fortes », nous percevrions d'abord l'objet qui les provoque ; puis, cette perception engendrerait dans l'âme une affection ou sentiment, qui serait l'émotion elle-même ; puis enfin, cette affection s'exprimerait dans le corps, en y déterminant des modifications organiques. Selon ma théorie, au contraire, *ces modifications suivent immédiatement la perception ; et c'est la conscience que nous en avons, à mesure qu'elles se produisent, qui constitue l'émotion comme fait psychique*. Ainsi, d'après le sens commun, nous perdons notre fortune, nous sommes affligés, et nous pleurons ; nous rencontrons un ours, nous avons peur, et nous fuyons ; on nous insulte, nous nous fâchons, et nous frappons. Je prétends que cet ordre est inexact, que le fait de conscience représentatif n'est pas immédiatement suivi du fait de conscience affectif, que les manifestations corporelles s'interposent entre eux, que donc nous sommes affligés parce que nous pleurons, fâchés parce que nous frappons, effrayés parce que nous tremblons. Cet ordre, à mon avis, est beaucoup plus rationnel que l'ordre ordinaire, selon lequel nous pleurons, frappons ou tremblons parce que nous sommes affligés, fâchés ou effrayés, selon les cas. Si la perception n'engendrait pas d'états corporels, elle resterait une pure perception, pâle, décolorée et sans la moindre chaleur émotionnelle. Nous pourrions alors voir l'ours et *juger* que le mieux est de fuir, entendre l'insulte et *juger* qu'il convient de frapper : mais nous n'éprouverions ni frayeur ni colère, au sens où ces mots expriment une réalité psychologique. (James, 1909 : 433)

Ce qui vient donc en premier ce sont les changements corporels (en particulier les changements viscéraux) directement provoqués par la perception d'un objet ou d'un fait, et l'émotion n'est rien d'autre que la « résultante psychique d'une somme de modifications organiques »

(*ibid.* : 438). Ces changements corporels sont induits par des sensations, c'est-à-dire par « des courants internes provoqués par des excitations externes », ces courants internes étant des « processus nerveux » (*ibid.*).

Le modèle de James est ainsi : perception de l'objet (l'ours) → réactions nerveuses et sensations → changements physiologiques intra-corporels (accélération du rythme cardiaque, par ex.) → réaction organique instinctive (fuir) → conscience émotionnelle (peur). Ce modèle ne convainc pas du tout Dewey :

L'espoir, la peur, la joie, le chagrin, la terreur, l'amour sont trop importants et trop pertinents dans notre vie pour n'être que le « ressenti » [*feel* »] d'attitudes corporelles qui n'ont pas de sens en elles-mêmes. Si l'attitude est complètement accidentelle, alors l'émotion elle-même est brute et insignifiante. (EW 4 : 162)

Ce qu'il conserve du modèle de James est le primat de la réaction instinctive, qu'il adosse aux actes et aux mouvements constitutifs de la perception. Ce qu'il modifie c'est à la fois la dépendance du cognitif^o (constitution idéale de l'objet), de l'affectif (émergence de l'affect) et du pratique (tendance à agir) par rapport à cette réaction instinctive, et la conception qu'a James des sensations. Cognitif, affectif et pratique sont, pour Dewey, trois phases ou trois aspects de l'expérience émotionnelle concrète.

Dewey accorde d'autant plus crédit à la théorie de James que celui-ci reprend à Darwin l'idée que la structure des changements physiologiques, et celle des expressions faciales ou posturales des émotions, sont les survivances, dans l'évolution, d'ajustements qui ont été précédemment efficaces ou utiles. Il lit James d'une manière telle qu'il pense pouvoir le sauver des critiques qu'ont suscitées ses formules à l'emporte-pièce (voir *supra* : « Nous sommes affligés parce que nous pleurons, fâchés parce que nous frappons, effrayés parce que nous tremblons »). En fait, explique-t-il, James n'analyse

pas l'expérience émotionnelle dans sa totalité concrète, parce qu'il recherche l'origine ou la « base physique » des émotions ; de l'expérience émotionnelle il ne retient donc que l'aspect « affects » ou la phase « émois » (« *emotional seizure* ») ; lui échappe de ce fait l'émotion « comme une totalité expérientielle ». De l'émotion réelle, par exemple du fait d'être en colère, il abstrait intellectuellement son « feeling *quale* », le ressenti (« *feel* ») particulier que chacun a quand il est en colère (EW 4 : 171).

La définition à laquelle aboutit la combinaison de la critique de Darwin et de celle de James est la suivante :

Dans sa totalité, l'émotion est un mode de comportement qui a un but [*purposive*], ou qui a un contenu intellectuel, et qui se réfléchit aussi dans un ressenti [*feeling*] ou des affects, en tant que valuation subjective de ce qui est objectivement exprimé dans le but ou dans l'idée. [...] Si une attitude (émotionnelle) est la réapparition, sous une forme modifiée, d'un mouvement téléologique quelconque, et si les différences spécifiques de la conscience émotionnelle sont la résonance d'une telle attitude, alors l'excitation émotionnelle est le processus ressenti d'une prise de conscience [*realization*] d'idées. (EW 4 : 170-171)

... et pas, comme dans la théorie de James, la répercussion dans la conscience de l'agent d'un changement corporel provoqué, *via* une décharge nerveuse, par une réponse instinctive à un stimulus.

Cette définition sibylline demande à être dépliée, notamment quant à l'articulation qu'elle propose des dimensions pratique, cognitive et affective de l'expérience émotionnelle. En effet, pour remédier à la simplification et à l'abstraction de James, Dewey propose de distinguer *fonctionnellement* ces trois phases dans le tout qu'est une expérience émotionnelle concrète, et d'examiner leurs relations – il prend toutefois bien soin de souligner que toutes les trois sont des abstractions ; elles ne sont pas des processus concrets. *Sous son aspect*

pratique, l'émotion « est une disposition, un mode de conduite, une façon de se conduire » (EW 4 : 172). Quand nous attribuons un état émotionnel à quelqu'un, nous lui attribuons par là même « une certaine attitude pratique » caractéristique de cet état ; nous considérons qu'il est disposé à se comporter d'une certaine manière. Ainsi être en colère c'est être porté à agir d'une façon déterminée : crier, frapper, partir en claquant la porte, etc. Ce que, précisément, ne prend pas en compte l'argument de James. *La phase cognitive*, quant à elle, correspond à l'intentionnalité de l'émotion : celle-ci a un « objet », qui est, pour l'essentiel, de nature idéale. C'est pourquoi l'émotion normale a un « contenu intellectuel ». Ainsi, habituellement quand on a peur, on a peur de quelque chose, et cet « objet » est défini intellectuellement par des idées. Mais cela ne veut pas dire que l'émotion est provoquée par des pensées ou une réflexion qui la précèdent. Enfin, comme on vient de le voir, la phase *affective* ou l'excitation émotionnelle est « la valuation subjective de ce qui est objectivement exprimé dans le but ou dans l'idée » (EW 4 : 171).

Un pas de plus consiste à ordonner ces trois phases, dimensions ou aspects, et, pour cela, Dewey s'appuie sur l'idée de James que ce qui est premier c'est une réaction instinctive d'ordre organique (une impulsion). Il en tire la conclusion que la phase pratique, c'est-à-dire le mode de comportement,

[...] est la chose première [*primary*] et [que] les deux autres phases – l'idée et l'excitation émotionnelle – se constituent ensemble au même moment ; elles représentent la tension du stimulus et de la réponse à l'intérieur de la coordination qui constitue le mode de comportement. (EW 4 : 174)

Si tel est le cas, l'objet de l'émotion n'est pas appréhendé consciemment comme tel, et ne procède pas d'une réflexion, de pensées ou de la formation d'images mentales. Et ce n'est pas une appréhension consciente ou une évaluation réfléchie de la situation qui déclenche la réaction instinctive. Celle-ci n'est une réaction ni à l'objet concret,

car il n'a pas encore de valeur déterminée (l'ours face auquel on se trouve subitement, dans l'exemple de James), ni à une idée de cet objet (une idée, variable, d'ours). Elle est, fondamentalement, une affaire de « coordination instinctive de deux tendances organiques » pour traiter une situation. Et c'est cette réaction instinctive qui détermine la qualité ou la valeur spécifique de l'objet de l'émotion et en fait l'objet spécifique qu'il est (« *this* object ») – selon le principe que la réponse, notamment motrice, sélectionne le stimulus et le configure dans sa valeur propre (voir *supra*) :

La réaction n'a pas lieu sur la base de l'appréhension d'une qualité quelconque dans l'objet ; elle a lieu sur la base d'une habitude organisée, d'une coordination organisée d'activités, dont l'une stimule l'autre instinctivement. C'est le résultat de cette coordination d'activités qui constitue, pour la première fois, l'objet avec la signification qu'il a – terrible, plaisant, etc. – [i.e. le contenu intellectuel de l'émotion – LQ] ou qui constitue une émotion référant à l'un ou l'autre objet [l'Affect ou le « feel » – LQ]. (EW 4 : 175)

Ce qui est donc premier ce n'est pas la sensation mais la coordination d'ensemble de certaines activités organiques (sensorielles, motrices et végétatives), qui, lorsqu'il y a émotion, ne se fait pas sans anicroche. Ainsi dans le cas de la peur de l'ours,

« L'ours » [« l'objet » – LQ] est constitué par les excitations de l'œil, les centres tactiles coordonnés, tout comme la « terreur » [l'Affect – LQ] l'est par les perturbations des systèmes musculaires et glandulaires. La réalité, la coordination de ces activités partielles, est cette activité d'ensemble que l'on peut décrire aussi bien comme « cet ours terrifiant », que comme « Oh, comme j'ai peur ». Il s'agit de la même expérience concrète réelle. Et « l'ours », considéré comme une expérience, et l'« effroi », considéré comme une autre expérience, sont des distinctions introduites par la réflexion sur cette expérience ; ils ne sont pas des expériences séparées. (EW 4 : 176)

En d'autres termes encore, « c'est le mode de comportement, ou la coordination des activités [notamment un certain acte de voir qui prépare d'autres actes – LQ], qui constitue le contenu idéal de l'émotion tout comme l'Affect ou le “ressenti” [*“feel”*] » (EW 4 : 180).

L'« objet » de l'émotion – l'ours, dans l'exemple, qui n'est pas l'ours en chair et en os, mais l'ours avec une signification/valeur déterminée – procède ainsi d'une stimulation sensori-motrice qui le précède : « Il n'est pas l'objet particulier *de* l'émotion tant que le mode de comportement n'a pas surgi. » (EW 4 : 181). Il ne s'agit pas encore du comportement qui consiste à fuir, plutôt de celui qui consiste à bien regarder, écouter, examiner le comportement de l'ours pour se faire une idée de ses dispositions, appréhender les conditions environnantes, etc. C'est ce comportement qui constitue à la fois l'« objet » et l'« Affect ».

Si l'on continue avec cet exemple, il convient de dire que le mode de comportement

[...] véhicule avec lui l'idée de l'ours comme cible d'un certain mode d'action, ainsi que le « ressenti » [*“feel”*] de notre réaction. Il est brun et attaché – un bel objet à regarder. Il est doux et en peluche – un objet « esthétique » à apprécier. [...] Il est affamé et en colère – un objet « féroce » qu'il faut fuir. La conscience de notre mode de comportement comme fournissant des données pour d'autres actions possibles constitue l'ours en contenu objectif ou idéal. La conscience du mode de conduite comme quelque chose en soi – regarder, caresser, courir, etc. – constitue le ressenti émotionnel. Dans toute expérience concrète de l'émotion, ces deux phases sont unies sur le plan organique dans une seule pulsation de conscience. (EW 4 : 180)

C'est aussi toujours du point de vue de l'acte final dans une activité sérielle (caresser, contempler, fuir) que l'« objet » est constitué pour ce qu'il est dans sa spécificité.

Apparaît ici un point essentiel de la conception de l'émotion de Dewey, qui sera repris dans différents textes ultérieurs : l'expérience émotionnelle concrète est distribuée sur l'environnement et sur l'organisme, et comme toute activité vitale de nature processuelle, elle est une transaction, et elle est de nature temporelle et sérielle. Les distinctions que l'on peut y opérer (organisme/environnement ; stimulus/réponse ; phases ou dimensions, etc.) et les termes utilisés pour la nommer sont introduits par une réflexion sur l'expérience concrète : « Nous devons insister encore une fois sur le fait que l'objet qui fait peur et l'émotion de peur sont deux noms pour la même expérience. » (*Ibid.* : 20). L'émotion est fonction de choses objectives. Comme l'explique Mark Johnson, évoquant la théorie de Dewey :

Les émotions sont des processus des interactions entre l'organisme et l'environnement. [...] Quand je dis que j'ai peur « de la situation » ou « de ce qui arrive », je ne suis pas un agent complètement indépendant de ma situation. Je suis ce que je suis dans et à travers ma situation qui change. (Johnson, 2007 : 66-67)

La qualité de la situation fait partie de l'état émotionnel du sujet, et vice-versa.

On est spontanément porté, comme James, à hypostasier l'aspect « ressenti » des états émotionnels et à l'appeler un « *feeling* ». Mais on occulte alors la contribution non seulement de la réaction instinctive, mais aussi de la situation, de sa qualité prédominante en particulier. Les émotions n'ont pas d'existence autonome. C'est un point fortement souligné par Dewey dans son fameux article « Qualitative Thought », puis dans *Art as Experience* :

L'idée qu'un « feeling » désigne une entité psychique indépendante toute faite est un produit de la réflexion qui présuppose la présence directe d'une qualité en tant que telle. « Feeling » et « felt » sont des noms pour une *relation* de qualité. Quand, par exemple, quelqu'un est en colère, la colère est le ton, la couleur,

la qualité omniprésents des personnes, des choses et des circonstances, c'est-à-dire d'une situation. Quand nous sommes en colère, nous ne sommes pas tant conscients de la colère que de ces objets dans leurs qualités immédiates et uniques. Dans une autre situation, la colère peut apparaître comme un terme distinct, et l'analyse peut alors l'appeler une sensation ou une émotion. Mais nous sommes alors passés dans l'univers du discours, et la validité des termes de celui-ci dépend de l'existence de la qualité directe du tout de la situation antérieure. [...] Nous faisons de la colère un objet d'analyse, et ne sommes plus en colère. (LW 5: 248)

COORDINATIONS ET RUPTURES DE COORDINATION

Revenons à la coordination d'activités impliquée dans les émotions : de quelles activités s'agit-il au juste ? La réponse à cette question n'est pas des plus simples dans les articles de Dewey. Dans le premier article, Dewey insiste sur la coordination organique des deux types d'activité que sont les activités sensori-motrices, voire les « activités sensori-idéo-motrices », et les activités végétatives, les secondes étant subordonnées aux premières. Dans l'expérience émotionnelle, les activités motrices se traduiraient, comme stimuli, dans l'« objet », tandis que les activités végétatives le feraient dans la réaction ou la réponse à l'« objet ». Tout organique qu'elle soit, cette coordination est téléologique : elle est orientée vers une fin, l'achèvement d'une série d'actes commencée. Le mode de comportement ou d'action qu'est l'émotion serait sous tendu par cette coordination organique téléologique. Cette explication sera maintenue sous des formes diverses dans les textes ultérieurs, mais sans référence à la coordination des activités motrices et végétatives. Il s'agira aussi bien de coordination du stimulus et de la réponse que de coordination des activités de contact et des activités visuelles-motrices.

Une approche quelque peu différente de cette coordination d'activités apparaît dans les considérations de Dewey sur l'inhibition. Sur ce point aussi il entend corriger la théorie de James. L'inhibition serait en effet occasionnée par la coordination d'activités organiques conflictuelles. S'il n'y avait pas de conflit d'impulsions, de tendances ou d'attitudes, il n'y aurait pas d'émotion, car les habitudes pourraient se déployer sans heurt. On l'a dit, l'émotion est le propre d'une activité divisée. Il y a inhibition tout simplement parce que, lorsque les activités sont en rupture de coordination, leur réajustement requiert une reconstruction de chacune « comme partie intégrante de l'acte complet ». Or cette reconstruction n'est pas instantanée. Précisément, « la période d'émoi maximal correspond à cette période d'ajustement » (EW 4 : 181). L'inhibition n'est donc pas une suppression, ce qu'elle est chez James ; elle est une contention. Par exemple, les activités motrices initiales ne cèdent pas la place aux activités d'ordre végétatif : elles persistent en elles-mêmes, mais sont contenues, et c'est le maintien de leur tension qui permet que les deux types d'activités se renforcent mutuellement et contribuent ensemble à un acte unifié.

En fait il ne s'agit pas seulement de coordonner des activités organiques ou des phases d'activité désajustées, mais aussi des « tendances impulsives primaires » contradictoires ou conflictuelles, qui, pour une part, correspondent à des actes qui, par le passé, ont été en eux-mêmes des activités complètes :

Des actes, qui, par le passé, ont été des activités complètes, se présentent maintenant comme des phases contemporaines d'une activité. Dans la mesure où chacun a été jadis complet en lui-même, il y a une lutte de chacun pour absorber ou nier l'autre. Il doit y avoir soit absorption/négation, soit réajustement entraînant l'apparition d'une nouvelle totalité, ou coordination, dans laquelle chacun devient un facteur contributif. Une fois l'inhibition accomplie, par déplacement d'un facteur ou par reconstruction des deux facteurs en compétition, l'Affect s'éteint. (EW 4 : 182)

L'Affect correspond ainsi à la sensation de la tension dans une coordination problématique des activités.

C'est en effet sous la forme d'attitudes ou de tendances instinctives à agir que se présentent ces actes, ou ces mouvements, qui ont été accomplis pour eux-mêmes dans le passé, et ont été complets :

C'est donc dans la réduction d'activités réalisées pour elles-mêmes dans le passé à des attitudes servant désormais comme facteurs contributifs, ou comme facteurs de renforcement ou de contrôle, dans une activité plus large, que nous avons toutes les conditions d'une perturbation émotionnelle élevée. [...] L'attitude représente une récapitulation de milliers d'actes accomplis antérieurement, de buts atteints précédemment ; la perception ou l'idée représente des multitudes d'actes qui peuvent être faits, de fins sur la base desquelles on peut agir. (EW 4 : 185)

On trouve dans le même article d'autres formulations de la même idée, celle-ci par exemple : l'émotion est liée à l'effort de l'organisme pour « ajuster ses habitudes formées, ou ses coordinations du passé, aux nécessités présentes, telles que révélées par la perception ou l'idée » (EW 4 : 185) ; ou encore, elle est liée à son effort pour « ajuster l'activité organique représentée par l'attitude avec celle qui représente l'idée ou la fin » (EW 4 : 188). Dans cette perspective, l'émotion est « psychologiquement, l'ajustement ou la tension de l'habitude et de l'idéal, et les changements organiques dans le corps sont l'élaboration littérale, en termes concrets, de la lutte d'ajustement » (EW 4 : 185). Quoi qu'il en soit, c'est une perturbation de la coordination fonctionnelle de l'activité, réalisée par les habitudes, ou une tension entre des tendances contradictoires à l'action, qui est la base de l'émotion. Là où il n'y a pas de perturbation, ou encore là où la coordination est immédiate et complète, il n'y a pas d'émotion. Comme le dit Jim Garrison, dans une bonne reconstitution de la théorie des émotions de Dewey :

Affect et cognition [...] émergent comme phases à l'intérieur d'un processus d'une durée et d'une extension plus larges dans lequel l'agent de la conduite s'efforce de coordonner fonctionnellement son comportement (mouvement). (Garrison, 2003 : 418)

La psychologie des émotions de Dewey a paru bancal à nombre de psychologues du xxe siècle, parce qu'elle fait dériver l'évaluation (l'*appraisal*) et l'émotion d'une activité (voir, par exemple, la critique de Magda Arnold (1960)¹¹). Leur objection est qu'il faut avoir reconnu et qualifié l'objet perçu pour trouver l'action à accomplir. La séquence qui leur paraît la plus vraisemblable est : perception → estimation → émotion → action. Par exemple, « je vois d'abord quelque chose, je réalise ensuite que c'est dangereux – et aussitôt, j'ai peur et me mets à courir » (*ibid.* : 178). Manifestement ces psychologues ne comprennent pas comment on peut faire de l'activité la base de la perception et de la sensation, de la connaissance et de l'émotion. C'est pourtant ce que Dewey a clairement expliqué dans son article sur l'arc réflexe. On retrouvera plus tard les mêmes idées chez Merleau-Ponty avec la notion d'« intentionnalité motrice ».

AU-DELÀ D'UNE PSYCHOLOGIE FONCTIONNELLE DE L'ÉMOTION

« La qualité esthétique qui donne à l'expérience sa complétude et son unité [est] de nature émotionnelle. [...] L'expérience est émotionnelle mais elle n'est pas faite d'une série d'émotions séparées. »
(LW 10 : 48)

Dans *Art as Experience*, Dewey adopte, pour analyser la dimension émotionnelle de l'expérience – l'émotion y devient une « qualité » de l'expérience –, un autre registre que celui de la psychologie fonctionnelle et de l'analyse des activités organiques. Quarante ans séparent cet ouvrage des premiers articles. Entre-temps, Dewey a mis l'accent sur deux aspects de l'émotion assez peu développés dans ces articles.

Le premier est la reprise d'un autre aspect de la théorie de James, que ce dernier avait souligné dans sa réponse aux objections qui lui avaient été faites : l'insertion de l'émotion dans une situation qualitative¹². Dewey liera de plus en plus étroitement l'émotion à la structure dramatique des situations, et à leur qualité unique diffuse. Le second aspect est la volonté de pousser encore plus loin la « dé-subjectivation » de l'émotion. Dewey n'aura de cesse de rappeler le fondement objectif des réponses émotionnelles. On peut dire qu'il conçoit les émotions comme « distribuées » (comme on parle aujourd'hui de « cognition distribuée ») : l'émotion est distribuée sur l'organisme et l'environnement ; elle est à la fois dans l'organisme et dans l'environnement. Il en va ainsi, d'abord, parce que les propriétés de l'objet de l'émotion sont objectives – le caractère effrayant de l'objet dont on a peur n'est pas simplement une vue de l'esprit ou un produit de l'imagination ; et il n'est pas non plus simplement fonction de la sensibilité de l'organisme. Lorsque l'émotion est purement subjective, et ne correspond pas à « une situation existentielle », elle frise la pathologie. Il en va ainsi, ensuite, parce que l'expérience est une transaction co-opérative entre l'organisme et l'environnement, qui repose sur une composition d'énergies venant de l'un et de l'autre, dont l'énergie émotionnelle, et sur un véritable « travail » effectué par les émotions¹³.

FEELING ET EXPÉRIENCE IMMÉDIATE

La nouvelle approche de l'émotion esquissée dans *Art as Experience* doit probablement beaucoup à l'intérêt que porte à l'époque Dewey à Peirce, et à sa théorie de la qualité, à laquelle il consacre un article substantiel en 1935, intitulé « Peirce's Theory of Quality ». En 1931 « Qualitative Thought » fait déjà écho aux trois catégories de Peirce. Cet article témoigne aussi de l'attention que Dewey, à l'époque, porte à la dimension affective et émotionnelle de toute expérience¹⁴. Toute pensée, soutient-il, commence par l'appréhension sensible/affective de la totalité non analysée qu'est la qualité unique d'une situation. En tant qu'association contrôlée d'objets et d'idées, la pensée est contrôlée par la qualité d'une situation, qualité qui « existe immédiatement

ou est là comme force brutale » (la « priméité » et la « secondéité » de Peirce) ; on en a une expérience directe et non-réflexive, c'est-à-dire une expérience immédiate sur le mode de l'intuition ou du *feeling*. Dans la pensée la situation elle-même n'est pas énoncée : « Elle est prise pour allant de soi, "comprise", ou implicite dans toute symbolisation propositionnelle. » (LW 5 : 247).

La saisie de la qualité d'une situation n'a lieu que si on en a une expérience directe : « Un aveugle peut comprendre la théorie de la couleur et la place, dans cette théorie, de ce qui est appelé rouge ; mais rouge en tant que qualité immédiate ne peut pas être présent dans son expérience. » (LW 11 : 91). Et Dewey de lier étroitement qualité et totalité : « L'unité et la totalité de l'expérience est celle de la qualité, et réciproquement. » (LW 11 : 91). Car la qualité « appartient au domaine de l'occurrence de n'importe quelle expérience unique et totale, sans tenir aucunement compte d'une quelconque référence cognitive ou réflexive » (LW 11 : 93).

Maintenant, si on passe de l'analyse logique à la description psychologique, on entre dans un nouvel univers de discours dans lequel à la « priméité » correspond le *feeling*, à la « secondéité » le conatif (l'effort), et à la « tiercéité » la rationalité de la pensée cognitive. Ce qui veut dire :

Psychologiquement, c'est à travers le *feeling* (incluant la sensation comme telle) que les qualités se présentent dans l'expérience [priméité – LQ] ; c'est à travers des expériences volitives que l'existence, en tant qu'affaire d'action-réaction, est réalisée dans l'expérience [secondéité – LQ], et c'est à travers la pensée que des continuités sont expérimentées [tiercéité – LQ]. (LW 11 : 93)

Et Dewey de terminer par le commentaire d'une citation de Peirce : « Le *feeling* est le vrai représentant psychique de l'immédiat tel qu'il est dans son immédiateté, du présent dans sa présence directe, positive. » (LW 11 : 93). C'est, dit Dewey, ce qui est essentiel dans la théorie

de Peirce. Mais il ne s'agit pas pour autant de définir la qualité en termes de *feeling* ou d'identifier la qualité au *feeling*; c'est plutôt l'inverse qu'il faut faire :

Tout ce qui peut être appelé *feeling* est défini objectivement en référence à une qualité immédiate : tout ce qui est du *feeling*, qu'il s'agisse du rouge, d'un caractère noble ou du *Roi Lear*, l'est d'une qualité immédiate quand elle est présente en tant qu'*expérience*. (LW 11 : 94)

LE TRAVAIL DES ÉMOTIONS

On trouve aussi déjà en partie chez Peirce la conception de l'opérativité des émotions que Dewey va développer dans *Art as Experience* (voir Chevalier, 2007). Pour celui-ci en effet l'émotion est dans l'expérience une force de sélection et de composition d'éléments pertinents, un agent de complétude de l'expérience, un facteur de liaison et d'unification, et aussi un opérateur du passage de l'idéal à la pratique ainsi que de l'idéal à l'action, et c'est en cela que consiste son travail. « Travail », c'est le terme que Dewey utilise lui-même :

C'est seulement quand la libération [de l'énergie émotionnelle] est ajournée et ne surgit qu'au terme d'une succession de périodes ordonnées d'accumulation et de conservation, découpées en intervalles par des pauses récurrentes d'équilibre, que la manifestation de l'émotion devient une véritable expression, pourvue d'une qualité esthétique. L'énergie émotionnelle continue d'opérer [*continues to work*], mais dans ce dernier cas elle réalise un vrai travail [*does real work*] ; elle accomplit quelque chose [*it accomplishes something*]. Elle évoque, assemble, accepte, ou rejette souvenirs, images, observations, et les incorpore dans un tout [*and works them into a whole*] de part en part harmonisé par un même sentiment émotionnel immédiat. En résulte un objet complètement unifié et différencié [*distinguished*]. La résistance offerte à l'expression immédiate de l'émotion est précisément

ce qui la contraint à revêtir une forme rythmique. (LW 10 : 160 ; trad. mod.)

L'analyse de l'émotion dans *Art as Experience* est étroitement liée à ce que représente le fait d'« avoir une expérience ». Avoir une expérience est un phénomène tout à fait spécifique : on a « une » expérience quand on réussit à harmoniser et à unifier dans un tout intégré les attitudes, les actes et les événements, à rendre justice à la situation dans sa globalité, à bien s'ajuster à l'environnement, ou encore à assurer la sérialité du traitement de la situation. Le contraire est l'éparpillement, la dispersion, le manque d'attention, la déliaison de la conduite, son caractère désordonné, le manque d'ajustement à l'environnement, etc. L'émotion peut être un obstacle à cette intégration, notamment quand elle est immédiatement déchargée, ou quand le subi n'est pas suffisamment équilibré par une réponse active, par exemple quand l'affect prend toute la place :

En réalité une personne submergée par une émotion est, par là même, incapable de l'exprimer. [...] Lorsqu'on est sous l'emprise d'une émotion, on subit de façon trop passive [*too much undergoing*] [...] et la part de réaction active est trop faible pour donner lieu à une relation équilibrée [...]. Dans les cas où l'émotion est extrême, elle a pour effet de désorganiser le matériau plutôt que de l'organiser. L'insuffisance d'émotion transparaît dans un produit froidement « correct ». L'excès d'émotion empêche les phases nécessaires d'élaboration et de définition des parties. (LW 10 : 75 ; trad. mod.)

Mais l'émotion, qui est une énergie, peut aussi être *le* facteur de production d'*une* expérience, grâce à son travail de sélection des éléments et de leur intégration dans un tout (l'intégration étant le critère de complétude de l'expérience). Elle peut l'être à deux conditions : qu'elle soit plus qu'un réflexe automatique ; et qu'il n'y ait pas de décharge immédiate – il faut que l'énergie émotionnelle soit maintenue et qu'elle soit investie dans la conduite comme force

organisatrice; l'émotion se développe alors « en une série d'actes continus » (LW 10 : 73).

Une émotion est plus efficace que n'importe quelle sentinelle faisant bonne garde. Elle déploie ses tentacules en direction de ce qui lui est proche, de ce qui la nourrit et la mène jusqu'à son terme. [...] L'opération de sélection de matériaux, exercée avec tant de puissance dans une série d'actes continus par une émotion qui se développe, extrait de la matière d'une multitude d'objets séparés à la fois numériquement et spatialement, et condense ce qui est abstrait en un objet qui est un abrégé des valeurs appartenant à eux tous. (LW 10 : 73 ; trad. mod.)

Dewey s'intéresse alors au mode d'opération de l'émotion dans l'acte d'expression :

Dans le développement d'un acte expressif, l'émotion opère comme un aimant qui attire vers lui le matériau approprié : approprié dans la mesure où il a une affinité émotionnelle expérimentée avec l'état d'esprit déjà en mouvement. La sélection et l'organisation du matériau sont à la fois une fonction et un test de la qualité de l'émotion éprouvée. [...] Oui, l'émotion doit opérer. Mais elle travaille à réaliser la continuité du mouvement, l'unicité [*singleness*] de l'effet au milieu de la variété. Elle sélectionne le matériau et décide de son ordre et de son agencement. Mais elle n'est pas ce qui est exprimé. (LW 10 : 75 ; trad. mod.)

Un point important pour comprendre cette opérativité de l'émotion est la prise en compte du caractère rythmé de l'expérience. Celle-ci n'est pas un « flux uniformément régulier » ; elle est faite de variations et de changements, avec des engagements, des pauses, des suspenses, et une distribution équilibrée d'énergies contraires. Cette « variation ordonnée des changements » (variation non seulement d'intensité, mais aussi « modulation de tout le substrat qualitatif ») est en partie l'œuvre de l'émotion, quand elle n'est pas immédiatement

relâchée. Celle-ci varie aussi en fonction des changements d'intensité de l'effort, du succès ou de l'échec de celui-ci, ainsi que des fluctuations des résistances, obstacles et contrariétés rencontrés. Lorsque l'expérience est rythmée, « chaque pulsation [*beat*], en différenciant une partie dans le tout, ajoute à la force de ce qui précédait, tout en créant un suspense qui appelle l'advenue de quelque chose » (LW 10 : 159 ; trad. mod.). On a alors affaire « à des énergies qui résistent les unes aux autres » :

Chacune augmente d'intensité pendant une période déterminée, mais réprime dans le même temps une énergie de sens contraire jusqu'à ce que celle-ci puisse l'emporter sur la première qui s'est mise en repos durant l'activation de l'autre. Ainsi l'opération s'inverse [...]. À l'instant du renversement, il y a un intervalle, une pause, un repos, grâce auxquels l'interaction des énergies contraires est définie et rendue perceptible. La pause est un équilibre, une symétrie de forces antagonistes. (LW 10 : 159)

L'expérience reste « inaboutie, mécanique, ou lâche et diffuse », si ne s'instaure pas une « relation ordonnée d'accumulation, d'opposition, de suspense et de pause orientée vers une consommation finale » (LW 10 : 160).

Cette approche de l'émotion dépend pour une bonne part des critères que choisit Dewey pour définir ce qu'est « avoir *une* expérience » : l'intégration et la concordance ; une interpénétration harmonieuse du *self* et des conditions objectives de l'environnement. Par ailleurs, elle est aussi profondément liée au statut qu'il accorde à l'art et à l'esthétique : c'est dans la dimension esthétique de l'expérience humaine que se manifestent le mieux la dynamique de celle-ci, ses caractéristiques et ses possibilités, dans lesquelles l'émotion joue un rôle central :

J'ai parlé de la qualité esthétique qui donne à l'expérience sa complétude et son unité comme étant de nature émotionnelle. Cette remarque peut poser problème. Nous sommes enclins à

nous représenter les émotions comme des choses aussi simples et homogènes que sont les mots qui les désignent. La joie, le chagrin, l'espoir, la peur, la colère, la curiosité sont envisagés comme si chacune de ces émotions était en soi une sorte d'entité qui, lorsqu'elle apparaît, est déjà entièrement constituée [*a sort of entity that enters full-made upon the scene*], une entité dont la durée, courte ou longue, est sans rapport avec sa nature, pas plus que ne le sont son développement et son évolution. En fait, les émotions (quand elles ont un sens) sont des qualités d'une expérience complexe qui progresse et évolue [*moves and changes*]. Je précise, quand «*elles ont un sens*», car autrement, elles ne sont que les explosions incontrôlées [*outbreaks and eruptions*] d'un enfant perturbé. Toutes les émotions sont liées à un drame [*qualifications of a drama*] et elles changent au fur et à mesure que ce drame évolue. [...]. L'expérience est émotionnelle mais elle n'est pas faite d'une série d'émotions séparées [*but there are no separate things called emotions in it*]. De la même façon, les émotions sont attachées aux événements et aux objets dans leur évolution [*movement*]. (LW 10 : 148)

RETOUR SUR DARWIN ET L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS

Dans *Art as Experience*, Dewey reprend sa critique de Darwin sur la question de l'expression des émotions, mais il l'enrichit considérablement. Il déplace aussi complètement la compréhension ordinaire de ce qu'est cette expression. Son argument est, d'une part, que l'expression ne consiste pas en un simple processus d'extériorisation ou de décharge d'une émotion «*formant un tout en soi*» (LW 10 : 173) – la manifestation directe d'une émotion n'est pas du tout son expression –, d'autre part, qu'il ne faut pas isoler l'acte d'expression de l'expressivité propre à l'objet expressif, qui est façonné dans un médium particulier – gestes, postures corporelles, langage, bois, pierre, son, lignes, couleurs, etc. (voir le chapitre 5 d'*Art as Experience*) : «*L'émotion trouve sa forme et son élan quand elle est dépensée de façon indirecte*

dans la recherche et l'agencement d'un matériau, et non lorsqu'elle est directement dépensée. » (LW 10 : 76). Cette mise en forme requiert la médiation d'une forme ou d'une autre de pensée (on peut penser en termes de couleurs, de tonalités ou de formes, comme on peut le faire en mots et en symboles ; il y a même une « pensée affective »). La première partie de l'argument faisait déjà partie de la critique de Darwin en 1894 ; la seconde partie est nouvelle et étroitement liée non seulement à l'analyse de la qualité esthétique de l'expérience, mais aussi à la conviction qu'a acquise Dewey que les habitudes émotionnelles peuvent être éduquées, en étant soumises non pas à la raison mais à la « méthode de l'intelligence¹⁵ ».

Contrairement à ce que pensait Darwin, exprimer c'est plus que donner libre cours à une impulsion, plus qu'extérioriser une émotion sans contrôle, par exemple plus qu'évacuer sa colère :

La conception selon laquelle l'expression est l'extériorisation directe d'une émotion complète en elle-même implique logiquement que l'individualisation est sans réalité [*specious*] et externe. En effet, elle implique que la peur est de la peur, l'allégresse de l'allégresse, l'amour de l'amour – chaque émotion étant générique, et différenciée intérieurement uniquement par des différences d'intensité. [...] Il n'y a pas, si ce n'est nominalement, de chose telle que l'émotion de peur, de haine, d'amour. Le caractère unique et original [*unduplicated*] des événements et des situations vécus [*experienced*] imprègne l'émotion qui est suscitée. Si c'était la fonction du discours de reproduire ce à quoi il fait référence, nous ne pourrions jamais parler de peur, mais seulement de peur-de-cette-automobile-qui-approche, avec tous les détails précisant le temps et le lieu [...]. Une vie humaine serait trop courte pour rendre avec des mots une seule émotion. (LW 10 : 73 ; trad. mod.)

Dewey reprend une remarque qu'il avait déjà faite dans ses articles de 1894/95 : c'est sous le regard ou l'interprétation d'un observateur qu'un acte est expressif :

Les pleurs ou les sourires d'un nouveau-né peuvent être expressifs pour la mère ou la nourrice et n'être pas pour autant un acte d'expression de sa part. Pour l'observateur, il s'agit d'une expression parce qu'elle le renseigne sur l'état de l'enfant. (LW 10 : 67)

C'est lorsque l'enfant prend conscience du sens de ce qu'il fait, et notamment des conséquences de ses actes, et de ce qu'ils peuvent susciter comme réactions, que ceux-ci deviennent expressifs. Il les accomplit alors délibérément : « Il commence à diriger et à ordonner ses activités par rapport à leurs conséquences » souhaitées (LW 10 : 68).

En deuxième lieu, l'expression est un développement, pas une évacuation, et pas « une production instantanée » (LW 10 : 70) parce qu'elle « gère des conditions objectives » (objets de l'environnement qui résistent) et qu'elle façonne des matériaux pour donner forme à une excitation ou une effervescence. C'est pourquoi l'expressivité n'est pas tant celle du sujet que celle du matériau mis en forme. En troisième lieu, l'expression requiert que ces matériaux soient employés comme moyens ou véhicules :

L'acte qui *exprime* la bienvenue a recours au sourire, à la main tendue, au visage qui s'éclaire, non pas consciemment, mais parce que ces signes sont devenus des moyens organiques de communiquer la joie de rencontrer un ami qui est cher. (LW 10 : 69)

Enfin, pour qu'il y ait une véritable expression de l'émotion, il faut qu'il y ait inhibition de l'impulsion ou de l'émotion originelle, c'est-à-dire conservation de son énergie pour qu'elle donne lieu à un développement ordonné (LW 10 : 160).

Voici en quels termes Dewey résume sa critique de Darwin dans *Art as Experience* :

L'étude de Darwin intitulée *L'expression des émotions* – qui porte plus exactement sur leur décharge – est remplie d'exemples de ce qui se produit quand une émotion se réduit à un état organique se donnant libre cours sur l'environnement sous forme d'une action directe manifeste [du genre : accès de chagrin, éclats de rire, grimaces, bouderies, convulsions, coups de poing lancés furieusement – LQ]. C'est seulement quand la libération complète est ajournée et n'a finalement lieu qu'à travers une succession de périodes ordonnées d'accumulation et de conservation, délimitées en intervalles par des pauses récurrentes d'équilibre, que la manifestation de l'émotion devient une véritable expression, pourvue d'une qualité esthétique. (LW 10 : 160)

L'EXPRESSION COMME INTERACTION

Tout l'effort de Dewey consiste à dépasser une vision subjectiviste de l'émotion, en réintroduisant, à côté des impulsions internes, des habitudes et de l'énergie organique, « un environnement d'objets qui résistent », des énergies issues de l'environnement, et la transformation de matériaux naturels (sourires, larmes, sons, couleurs, etc.) en véhicules ou moyens de configuration d'un sentiment ou d'une émotion. En tout cas, l'expression d'une émotion ne peut pas être le « produit direct et vierge » (LW 10 : 70) des impulsions ou de l'effervescence interne. Commentant la remarque de Samuel Alexander sur la poésie, disant « le poème est arraché au poète par le sujet qui l'excite », Dewey écrit : « Le résultat exprimé est arraché au producteur par la pression exercée par des choses objectives sur les impulsions et les tendances naturelles. » (LW 10 : 70). Ce qui signifie que l'expression « est *elle-même* une interaction qui se poursuit entre quelque chose provenant de la personne et d'autre part des conditions objectives, processus au cours duquel les deux composantes acquièrent une forme et un ordre qu'elles ne possédaient pas au départ » (LW 10 : 71).

Par ailleurs ce qui provient de la personne (le « matériau intérieur ») comporte, outre l'impulsion, l'excitation et l'émotion, des attitudes, des images, des valeurs et des significations provenant d'expériences antérieures, qui, lorsqu'elles sont sollicitées, « se transforment en pensées et en émotions conscientes, en images empreintes d'émotion » (LW 10 : 71). Dewey précise cependant que ces éléments qui proviennent de l'expérience antérieure « proviennent d'un *self* dont on n'a pas une connaissance consciente » (LW 10 : 71).

Il faut la rencontre entre ce matériau intérieur et l'environnement pour qu'une impulsion immédiate conduise à une expression :

Pour susciter l'excitation indispensable, il faut qu'il y ait quelque chose en jeu, quelque chose de capital et dont le dénouement est incertain [...]. Une chose certaine ne nous stimule pas émotionnellement. Par conséquent, ce n'est pas une simple excitation qui est exprimée mais de l'excitation-à-propos de-quelque chose. (LW 10 : 72)

Et Dewey de rappeler le caractère intentionnel de l'émotion : « Une émotion est dirigée vers quelque chose d'objectif, elle provient de quelque chose d'objectif, ou encore se manifeste à propos de quelque chose d'objectif, que ce soit dans le domaine des faits ou des idées. Une émotion a partie liée avec une situation dont l'issue est inconnue et dans laquelle le *self* qui ressent l'émotion est impliqué de façon vitale ». Ce caractère intentionnel correspond simplement au fait qu'une émotion requiert une « interpénétration du *self* et de conditions objectives » (LW 10 : 72 ; trad. mod.).

Mais, par ailleurs, le matériau interne et le matériau externe sont transformés dans et par l'acte d'expression. Le premier aussi doit être remodelé, « administré », notamment par un travail sur une émotion initiale, rudimentaire et vague, dans une période de gestation plus ou moins longue. Ce travail comporte une part de blocage ou d'inhibition de la manifestation directe de l'impulsion :

L'impulsion qui bouillonne et cherche à se manifester doit être l'objet d'un traitement [*management*] aussi attentif et intense, pour être dotée d'une forme éloquente, que le marbre ou le pigment, les couleurs ou les sons. Il n'y a pas non plus deux opérations distinctes, l'une réalisée sur le matériau extérieur, l'autre sur ce qui est d'ordre interne et mental. (LW 10 : 81)

Les deux transformations sont effectuées par une seule et même opération : par exemple, le peintre ordonne ses idées et ses émotions dans le mouvement même où il dispose et organise ses couleurs sur la toile. Il y a structuration progressive du matériau interne et du matériau externe « en relation organique l'un avec l'autre » (LW 10 : 82). Cela vaut en particulier pour l'émotion rudimentaire et vague de départ : « Elle n'acquiert une forme définie qu'après être passée par une série de changements dans le matériau imaginé. » (LW 10 : 82). C'est cette transformation *via* un matériau, qui éventuellement la détourne de son objet direct, qui en fait une émotion esthétique. Cette transformation peut même aller jusqu'à une substitution d'objet – son remplacement par un matériau qui nourrit pareillement l'émotion. Bref « l'expression est la clarification d'une émotion trouble » (LW 10 : 83 ; trad. mod.).

Ce travail de transformation d'une émotion rudimentaire de départ n'est pas réservé au domaine de l'art. Il est aussi présent dans la vie ordinaire, où l'expérience peut revêtir une dimension esthétique. Dewey prend l'exemple d'une personne qui est énervée, et qui, de ce fait, ressent le besoin de faire quelque chose. Elle peut manifester directement son énervement, par exemple en s'en prenant aux membres de sa famille pour se libérer de son excitation. Elle peut aussi le faire indirectement, par exemple en se mettant à ranger sa chambre, à classer ses papiers, à trier le contenu de ses tiroirs, etc. Dans ce cas elle donne à l'émotion un accomplissement objectif en utilisant des conditions objectives de façon ordonnée : autrement dit, elle ordonne son émotion en mettant de l'ordre autour d'elle, et vice-versa. Elle accomplit alors un véritable acte d'expression :

Si la personne en question remet de l'ordre dans sa chambre par pure routine, son acte ne peut être dit esthétique. Mais si son émotion originelle d'énervement et d'impatience a été ordonnée et apaisée par ce qu'elle a fait, la chambre rangée lui renvoie l'image du changement qui a eu lieu en elle. [...] Son émotion ainsi « objectivée » est esthétique. (LW 10 : 84)

Cette émotion esthétique est en continuité avec l'émotion originelle : elle est « une émotion primaire transformée par le biais du matériau objectif auquel elle a confié son développement et son accomplissement » (LW 10 : 85).

On remarquera le recours constant, dans *Art as Experience*, à la notion d'énergie. L'art, explique Dewey, est « une organisation d'énergies » – celles des impulsions et des émotions, celles aussi résultant des expériences passées, notamment celles des habitudes –, les énergies sensori-motrices, et bien sûr celles « en provenance des états de choses du monde » (LW 10 : 189). L'émotion peut être une énergie précieuse, émergeant lorsque l'organisme ou l'environnement oppose une résistance à vaincre et occasionne des tensions. En effet, la résistance provoque une accumulation d'énergie et, si elle dure, elle contribue à sa conservation. Utilisant des images physiques, Dewey explique que :

[L]a polarité, ou opposition d'énergies, est partout nécessaire à la définition, délimitation, qui fragmente en formes individuelles une masse et un développement qui, dans d'autres conditions, resteraient uniformes. Dans le même temps, la distribution équilibrée d'énergies contraires fournit la mesure ou l'ordre qui empêchent la variation de se dégrader en une hétérogénéité désordonnée. (LW 10 : 161)

ÉMOTION ET INCERTITUDE

Une autre clarification importante réalisée dans *Art as Experience* concerne la constitution simultanée de l'« objet » et de l'« Affect » par la réaction instinctive première. Si celle-ci reste au niveau du réflexe, il n'y a pas vraiment émotion ; pour qu'il y ait émotion, il faut qu'il y ait une situation en développement (comme dans un drame) :

Les émotions sont attachées aux événements et aux objets dans leur évolution. [...] L'émotion a sans conteste partie liée avec le *self*. Mais elle appartient au *self* qui s'intéresse à la progression des événements vers un dénouement qu'il désire ou qu'il craint. Nous sursautons instantanément quand quelque chose nous fait peur, tout comme nous rougissons immédiatement quand nous avons honte. Mais la peur ainsi que la honte ne sont pas dans ce cas des états émotionnels. En soi, ces émotions ne sont que des réflexes automatiques. Pour devenir émotionnelles, elles doivent devenir partie intégrante d'une situation englobante et durable qui implique que l'on se soucie des objets et de leur aboutissement. Le sursaut causé par l'effroi ne devient peur émotionnelle que lorsqu'on découvre ou que l'on pense qu'il existe un objet menaçant dont il faut s'occuper ou qu'il faut fuir. Le rougissement ne devient l'émotion de honte que quand la personne relie, en pensée, une réaction défavorable d'une autre à son égard à une action qu'elle a accomplie. (LW 10 : 48-49 ; trad. mod.)

La perspective est ici assez différente de celle des articles de 1894/95. En premier lieu, le caractère processuel des émotions est désormais lié à la structure temporelle et sérielle de l'expérience et à la structure d'intrigue des situations : « En fait, les émotions, quand elles ont un sens, sont des qualités d'une expérience complexe qui progresse et évolue. » (LW 10 : 48). De ce fait elles se développent en « des séries d'actes continus » (LW 10 : 73). Elles changent avec la progression de l'expérience et l'évolution de la situation. Si elles se développent en des séries d'actes continus, cela veut dire que ce n'est pas

du côté des émois ou des épisodes d'excitation émotionnelle qu'il faut d'abord regarder pour comprendre la contribution des émotions à l'organisation de l'expérience, et aussi que l'émotion ne se réduit pas à ces bouffées d'excitation.

Par ailleurs, l'explication n'est plus cherchée au niveau organique : l'émotion survient à un *self* qui est impliqué dans des situations et concerné par des événements dont l'aboutissement est incertain. Mais ce *self* n'est pas d'emblée le porteur ou l'opérateur de l'expérience – il ne l'est que sous une certaine description ordonnée à un but spécifique : attribuer ou revendiquer une responsabilité. Il faut plutôt le concevoir, comme Dewey l'explique dans un autre chapitre du même ouvrage, comme « un facteur qui interagit causalement avec les choses environnantes pour produire une expérience », et qui est « absorbé dans ce qui est produit, à la manière [...] des gaz qui produisent l'eau » (LW 10 : 255).

En second lieu, l'émotion est désormais moins liée à une dis-coordination des activités organiques qui concourent à l'accomplissement d'un acte, qu'à l'incertitude d'une situation dans laquelle le *self* a des enjeux. Alors que dans les articles de 1894/95, l'émotion est la manifestation comportementale d'une activité divisée, dans *Art as Experience*, elle a plutôt « partie liée avec une situation dont l'issue est en suspens et à laquelle le *self* qui est mû par l'émotion est intéressé de façon vitale » (LW 10 : 72). Bref là où il n'y a ni incertitude ni enjeu important, il n'y a pas d'émotion. Un objet, un événement, une situation qui nous est indifférent, ou dont nous ne nous soucions pas, ne provoque pas d'émotion. Les émotions sont en quelque sorte les formes que prennent nos préoccupations et nos engagements dans des situations qui nous importent d'une manière ou d'une autre.

Enfin, le moment intellectuel de l'émotion paraît plus détaché de la réaction instantanée de l'organisme, puisque les réactions instinctives apparaissent plutôt comme des réflexes automatiques dont la transformation en émotions véritables semble requérir la pensée,

l'exploration, l'imagination, la réflexion, l'attribution d'une signification, c'est-à-dire la médiation d'une composante proprement cognitive (excédant la phase cognitive définie dans les articles de 1894/95 en termes de « contenu intellectuel »). Un exemple de sursaut d'effroi pourrait être celui provoqué par un bruit qui vous réveille la nuit. Un tel bruit peut susciter une émotion de peur (rôle causal), mais il n'est pas son objet. Ce n'est pas du bruit que l'on a peur mais de ce qu'il peut signifier, par exemple, qu'un cambrioleur a pu s'introduire dans la maison, avec les différentes implications possibles de cette éventualité. L'émotion dépend alors des idées et des images qu'a pu susciter l'audition du bruit, et de la formation d'une préoccupation concernant le développement des événements. Est-ce à dire que la pensée et l'imagination sont alors à l'origine de l'émotion ?

La réponse de Dewey est la même en 1934 qu'en 1894/95 : pensée et imagination sont ancrées dans un trouble ressenti, provoqué par l'indétermination de la situation, c'est-à-dire dans une « valuation » affective-motrice de celle-ci ; elles font donc partie d'une expérience complète comportant aussi des opérations concrètes destinées à valider une hypothèse ou une croyance, et à modifier réellement les conditions existantes : par exemple, écouter attentivement les bruits de la maison, guetter des mouvements, éclairer les pièces, explorer les lieux, vérifier la bonne fermeture des portes et des fenêtres, etc. Bref, elles sont, avec diverses connaissances et croyances (concernant par exemple le comportement des cambrioleurs en général, la conduite à tenir, etc.), des moyens de l'enquête pour instituer et résoudre le problème signalé par le trouble.

Il se peut, par exemple, que la croyance concernant la présence d'un cambrioleur soit fausse, et donc que l'objet de l'émotion n'existe qu'en imagination. On retrouve ici la distinction établie par Dewey entre l'objet idéal et l'objet concret de l'émotion. Le premier est configuré, à partir de la réaction instinctive, par tout un ensemble de croyances et de connaissances concernant les cambriolages et les cambrioleurs en général, et les menaces qu'ils représentent. Et il se

peut qu'il n'existe qu'en idée – l'émotion n'étant pas moins réelle dans ce cas. L'objet de l'émotion est très différent lorsqu'il est le cambrioleur en chair et en os en face duquel on se trouve, et dont les gestes, les attitudes, les postures, les expressions revêtent un certain sens en fonction à la fois de leur physionomie, des circonstances et de ce que l'on sait ou croit au sujet des cambrioleurs (élément intellectuel).

DEWEY ET LA PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE DES ÉMOTIONS

Comment concevoir alors la composante évaluative de l'émotion, privilégiée par le courant dit *Appraisal* dans la psychologie contemporaine des émotions ? En effet, si le *self* est impliqué dans une situation en cours de développement, dans laquelle il est engagé et a des enjeux, et s'il se préoccupe de l'aboutissement des événements, au regard de certains désirs, intérêts, valeurs, qui sont les siens, cela veut dire que l'émotion repose sur une certaine évaluation de son objet (« cet ours est dangereux » ; « ce cambrioleur va emporter des choses précieuses et il peut être dangereux », « il est menaçant », etc.) et de la situation. Quelle est la modalité de cette évaluation ? Quel en est l'opérateur ?

Dans sa réponse à de telles questions, qu'à vrai dire il ne se pose pas explicitement en ces termes, Dewey mettrait probablement l'accent sur au moins deux points. Le premier est, comme on l'a vu, l'insistance sur la composante objective de l'évaluation. Dans le cas de la peur, c'est la situation elle-même qui est effrayante, même si c'est relativement aux croyances, aux valeurs et aux préoccupations d'un agent ; mais celles-ci sont toujours spécifiées par la situation et la transaction en cours. Une situation n'est donc pas effrayante au seul sens subjectif. Quand on dit d'une situation qu'elle est effrayante, c'est la situation qui possède cette caractéristique ; elle est constituée par un « déséquilibre dans les interactions entre l'organisme et l'environnement ». Ce qui implique que l'on ne peut pas la modifier en changeant ses seuls états mentaux. Voici ce que Dewey écrit, dans *Logique*, à propos du doute, qui vaut aussi pour les émotions :

Nous, nous doutons parce que la situation est intrinsèquement douteuse. [...] L'habitude de disposer du douteux comme s'il n'appartenait qu'à nous, au lieu d'appartenir à la situation existentielle dans laquelle nous sommes pris et impliqués, est un héritage de la philosophie subjectiviste. Les conditions biologiques qui précèdent une situation instable sont impliquées dans cet état de déséquilibre des interactions entre l'organisme et l'environnement [...]. Le rétablissement de l'intégration ne peut s'effectuer dans un cas comme dans l'autre que par des opérations qui modifient réellement les conditions existantes, et non simplement par des processus « mentaux ». (LW 10 : 108-109)

Le second point concerne la nature de l'évaluation inhérente à l'expérience émotionnelle. Ce n'est évidemment pas l'émotion qui procède à l'évaluation. Mais ce n'est pas non plus le sujet ou une de ses facultés particulières. Car les « valuations » ne sont pas des actes indépendants, complets en eux-mêmes, qu'ils soient mentaux ou organiques. Au contraire, elles font partie des activités vitales ; elles appartiennent donc au champ des transactions comportementales, et plus précisément au mode de comportement. Elles sont inhérentes aux processus vitaux d'attraction/répulsion ou de sélection/rejet, orientés vers le maintien ou la restauration de l'équilibre entre l'organisme et l'environnement. C'est ce qui empêche de les considérer comme des relations entre, d'un côté, une conscience, un esprit, un sujet, un organisme, de l'autre, un objet. Il s'agit de « valuations » qualitatives, à travers lesquelles s'exerce une caractéristique fondamentale de l'action, sa sélectivité orientée vers l'obtention ou la préservation d'un bien. Ces « valuations » sont des « *caring for* » (s'occuper de), c'est-à-dire des conduites orientées vers le maintien en vie de ce que l'on chérit, prise, apprécie, etc. (y compris sa propre survie, son bien-être, etc.). Le *care* est leur substance. Chez les humains elles ont non seulement la composante pratique, motrice et émotionnelle, de tout « *prizing* », « *cherishing* », « *esteeming* », etc., mais aussi une composante intellectuelle. Elles sont à la fois « affectives, idéationnelles et motrices » (LW 13 : 218).

POUR CONCLURE

Dans cette étude j'ai tenté de faire apparaître des continuités et des bifurcations dans la théorie de l'émotion du « philosophe de l'Amérique ». La plus grande continuité concerne, d'un côté, le traitement de l'émotion comme un mode de comportement et comme une phase primordiale des transactions entre l'organisme et l'environnement, de l'autre, le motif de la concordance, de la coordination, de l'intégration et de l'unification du divers dans l'expérience. Traiter l'émotion comme un mode de comportement n'est pas d'une originalité absolue. Par contre, appréhender l'émotion comme l'opérateur de complétude et d'unité dans l'expérience ouvre la voie à une approche inédite, qui permet de soustraire l'étude des émotions au « subjectivisme de la philosophie européenne », massivement reconduit dans la psychologie et la sociologie des émotions. Dans cette perspective, l'émotion est une des formes naturelles de la saisie affective de la qualité des situations, saisie qui contrôle l'organisation de la conduite ; elle intensifie cette saisie, sans pour autant nécessairement provoquer l'excitation, les troubles ou les perturbations des états émotionnels les plus forts.

La critique de Darwin dans *Art as Experience* va bien au-delà de celle que comportaient les articles de 1894/95, car elle aboutit à une théorie inédite de l'expression, dont la portée dépasse largement la philosophie de l'esthétique. Elle ouvre en particulier sur une problématique chère à Dewey : celle de l'application de la « méthode de l'intelligence » à toutes les sphères de la vie humaine, et notamment aux habitudes émotionnelles. Les habitudes émotionnelles peuvent et doivent devenir des « habitudes intelligentes », car « il n'y a rien dans la nature de l'habitude qui empêche que la méthode de l'intelligence devienne elle-même habituelle et il n'y a rien dans la nature de l'émotion qui empêche que se développe une profonde allégeance émotionnelle à cette méthode » (LW 13 : 54 ; trad. mod.). C'est la condition pour que ces habitudes contribuent à la démocratie comme « mode de vie » (voir Quéré, 2017). Cela suppose qu'il soit possible d'éduquer les

émotions. Éduquer les émotions c'est apprendre à rediriger des impulsions inorganisées, à canaliser leur énergie dans le façonnement d'un objet ou d'un comportement expressif, à leur donner une forme, une organisation ou un ordre, en bloquant leur décharge immédiate ; bref c'est apprendre à les soumettre à la « méthode de l'intelligence ».

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOLD Magda B. (1960), *Emotion and Personality*, New York, Columbia University Press.
- CHEVALIER Jean-Marie (2007), « Les émotions ont-elles une place en logique ? Un examen de la réponse peircienne », *Organon*, 36, p. 165-181.
- DAMASIO Antonio (2003), *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob.
- DARWIN Charles (1872/1890), *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, C. Reinwald.
- DEWEY John (1894), « The Theory of Emotion. (I.) Emotional Attitudes », *Psychological Review*, I (6), p. 553-569 (rééd. *The Early Works, 1882-1898, vol. 4*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, EW 4).
- DEWEY John (1895), « The Theory of Emotion. (II.) The Significance of Emotions », *Psychological Review*, II (1), p. 13-32 (rééd. *The Early Works, 1882-1898, vol. 4*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, EW 4).
- DEWEY John (1896), « The Reflex Arc Concept in Psychology », *Psychological Review*, III (4), p. 357-370 (rééd. *The Early Works, 1882-1898, vol. 5*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, EW 5).
- DEWEY John (1922), *Human Nature and Conduct*, New York, Henry Holt and Co (rééd. *The Middle Works, 1899-1924, vol. 14*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, MW 14).
- DEWEY John (1925/2012), *Experience et Nature*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1926), « Affective Thought », *Journal of the Barnes Foundation*, 2, p. 3-9 (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 2*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, p. 104-110, LW 2).
- DEWEY John (1929), *The Quest for Certainty*, New York, Minton, Balch & Company (trad. fr. 2014).
- DEWEY John (1930), « Experience and Conduct », in C. Murchisson (ed.), *Psychologies of 1930*, Worcester, Clark University Press, p. 409-422 (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 5*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, p. 218-235, LW 5).
- DEWEY John (1931), « Qualitative Thought », in *Philosophy and Civilization*, New York, Minton, Balch & Company, p. 93-116 (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 5*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, p. 243-262, LW 5).
- DEWEY John (1934/2005), *L'art comme expérience*, Pau, Publications de l'Université de Pau/Éditions Farrago (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 10*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, LW 10).
- DEWEY John (1935), « Peirce's Theory of Quality », *The Journal of Philosophy*, 32 (26), p. 701-708 (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 11*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, LW 11).

- DEWEY John (1938/1993), *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, Presses Universitaires de France (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 12*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, LW 12).
- DEWEY John (1938/2011b), *Expérience et éducation*, Paris, Armand Colin (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 13*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, LW 13).
- DEWEY John (1939/2011a), *La formation des valeurs*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond (rééd. *The Later Works, 1925-1953, vol. 13*, J. A. Boydston, ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, LW 13).
- DREON Roberta (2015), « Emozioni pragmatiste », in M. Striano, S. Oliverio & M. Santarelli (eds), *Nuovi usi di vecchi concetti. Il metodo pragmatista oggi*, Milan-Udine, Mimesis, p. 151-164.
- DREON Roberta (à paraître), « A Pragmatist View of Emotions. Tracing its Significance for the Current Debate », in Laura Candiotti (ed.), *Emotion and Cognition*, New York, Palgrave.
- GARRISON Jim (2003), « Dewey's Theory of Emotions : The Unity of Thought and Emotion in Naturalistic Functional Co-Ordination of Behavior », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 39 (3), p. 405-443.
- HOCHSCHILD Arlie (1979), « Emotion Work, Feeling Rules and Social Structure », *American Journal of Sociology*, 85, p. 551-575.
- JAMES William (1909), *Précis de psychologie*, Paris, Marcel Rivière.
- JAMES William (2006), *Les émotions (1884-1994)*, trad. fr. G. Dumas et S. Nicolas, Paris, L'Harmattan.
- JOHNSON Mark (2007), *The Meaning of the Body*, Chicago, The University of Chicago Press.
- MADELRIEUX Stéphane (2016), « À quoi bon l'expérience pure ? », *Philosophical Enquiries : revue des philosophies anglophones*, 6, p. 113-160.
- MEAD George H. (1895), « A Theory of Emotions from the Physiological Standpoint », *Psychological Review*, 2, p. 162-164.
- MEAD George H. (2001), « The Social Character of Instinct », in M. J. Deegan (ed.) *Essays in Social Psychology : George Herbert Mead's First Book*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers.
- QUÉRÉ Louis (2017), « Les passions tristes du populisme », *Occasional Papers* 43 du CEMS. En ligne : [cems.ehess.fr/docannexe/file/4018/op43.pdf].

NOTES

1 Cet article reprend des passages du texte mis en ligne en 2013 dans les *Occasional Papers* du CEMS sous le titre « Note sur la conception pragmatiste des émotions ». Je remercie Camille Pascal et Stéphane Madelrieux pour leurs précieux commentaires sur une première version de ce texte.

2 Les écrits intermédiaires comportent aussi des développements sur les émotions, notamment *Human Nature and Conduct* (1922), *Experience and Nature* (1925/2012) et *The Quest for Certainty* (1929/2014). Dewey y fait apparaître beaucoup plus que dans ses premiers articles le caractère situé des émotions, leur dépendance par rapport à la qualité unique et « eue » des situations, ainsi qu'à leur structure dramatique (ou à leur structure d'intrigue, avec du suspense, de l'incertitude et de l'attente). Un article important publié en 1931, « Qualitative Thought », a préparé *Art as Experience* (Dewey, 1934/2005). Il porte sur l'analyse de l'appréhension sensible/affective de la qualité diffuse des situations et montre comment la pensée elle-même se développe à partir d'une telle appréhension.

3 Dewey présente très clairement la spécificité de son « behaviorisme » dans « Experience and Conduct » (1930).

4 Comme l'expliquera Dewey plus tard, le terme « transaction » est préférable à celui d'« interaction » : alors que le second présuppose deux entités séparées, posées par l'analyse, le premier souligne un système unique dans lequel l'action est distribuée entre ses composantes.

5 Dewey conclut cette note en disant : « J'espère que l'ensemble de cette théorie sera bientôt publiée. » En fait, en matière de publications de Mead sur l'émotion, il n'y a quasiment que cette note d'une page de 1895, dans laquelle il dit vouloir donner à l'approche téléologique de Dewey un correspondant dans la théorie physiologique, en termes de processus dans les systèmes « vaso-moteur » (contraction et dilatation des vaisseaux) et « senso-moteur ». Sa conclusion est : « La téléologie des états émotionnels consiste à donner à l'organisme une évaluation de l'acte avant que la coordination qui conduit à la réaction particulière ait été complétée. » Une telle évaluation anticipatrice de l'acte est possible parce qu'il y a inhibition de l'action. Plus tard, Mead a rédigé d'autres textes sur les émotions, notamment ceux publiés, à titre posthume, par Mary Jo Deegan en 2001, et qui ont vraisemblablement été écrits entre 1908 et 1910. Il y redit qu'il reprend la théorie de Dewey, en s'appuyant sur son explicitation par James Rowland Angell. *Mind, Self and Society* comporte aussi quelques passages sur les émotions.

6 Sur la conception qu'a Dewey des sensations, voir Madelrieux (2016).

7 Sur la sérialité du comportement, voir Dewey (1930 ; 1993).

8 Dewey reprend à James l'exemple de l'ours.

9 Dewey ne parle pas de contenu cognitif mais de « contenu intellectuel », expression par laquelle il entend essentiellement l'intervention d'idées. Ces idées sont connectées aux activités sensori-motrices – dans l'article de 1895 il parle même d'« activité sensori-idéo-motrice » (EW 4 : 181). Je suis conscient du risque de confusion qu'il y a dans mon usage du terme « cognitif » : quand Dewey utilise « cognitif » ou « cognition » dans ses textes ultérieurs, comme ce sera le cas dans *Art as Experience*, c'est pour indiquer l'intervention de la pensée, de la réflexion ou de l'enquête intellectuelle. C'est en référence aux débats actuels sur « émotion et cognition » qu'il m'a semblé intéressant de parler de phase cognitive de l'émotion, pour désigner ce que Dewey appelle son « contenu intellectuel » ; il faut juste garder à l'esprit que ce contenu cognitif ne procède pas de la pensée, au sens habituel, ou de la réflexion. Je dis « au sens habituel » dans la mesure où, pour Dewey, il y a plusieurs formes de pensée (l'artiste peintre « pense » en termes de couleurs, de formes, de tonalités, etc.). Il est possible qu'il suive Peirce dans l'idée qu'il y a une forme de pensée qui opère dans la

constitution des phénomènes, une pensée sans sujet agissant à la façon d'un processus naturel (pour Peirce, la « tiercéité » est déjà présente dans la « priméité » et la « secondéité »). Par contre, dans *Art as Experience*, la véritable expression de l'émotion requiert la médiation de formes plus réflexives de la pensée.

10 Pour la définition de « cognitif », voir note 9.

11 Sur la pertinence de la théorie des émotions de Dewey pour les neurosciences affectives actuelles, voir notamment Dreon (à paraître).

12 Dans une réponse de 1894 à ses critiques, James lui-même réintroduit, en en soulignant l'importance, la dimension holistique que Dewey trouvait manquante : « Dans ma nomenclature, c'est la situation totale qui est "l'objet" sur lequel s'exerce la réaction du sujet. » (James, 2006 : 110, n. 65).

13 La notion de « travail émotionnel » a cours aujourd'hui dans la sociologie des émotions, suite aux publications d'Arlie Hochschild (voir Hochschild, 1979). Mais elle a une tout autre signification que chez Dewey, puisqu'elle réfère à la problématique goffmanienne de la gestion individuelle des émotions dans l'interaction.

14 Un petit article de 1926 s'intitule « Affective Thought » (Dewey, 1926).

15 Je remercie Stéphane Madelrieux d'avoir attiré mon attention sur ce point. Les émotions peuvent être éduquées parce qu'elles sont des habitudes formées dans un milieu social. C'est un point que Dewey a souligné dans *Human Nature and Conduct*, dans son analyse de l'articulation des «*impulses*» et des habitudes. Soit le cas de la colère : « Chez un être humain, elle est aussi dépourvue de sens qu'un coup de vent sur une mare de boue sans la direction que lui donne la présence d'autres personnes, sans les réponses qu'elles lui apportent. [Sans cette présence et ces réponses] elle est un accès de colère physique, un jaillissement aveugle et dissipateur d'énergie gaspillée. Elle acquiert une qualité, une signification, quand elle

devient une humeur maussade, une interruption énervante, une irritation grincheuse, une vengeance haineuse, une indignation enflammée. Et bien que ces phénomènes qui ont un sens surgissent de réactions innées à des stimuli, ils dépendent néanmoins de la manière dont les autres répondent dans leur comportement. Ces manifestations humaines de colère, et tout ce qui leur ressemble, ne sont pas des impulsions pures ; elles sont des habitudes formées sous l'influence de l'association avec d'autres personnes qui ont déjà des habitudes et qui montrent leurs habitudes dans la manière dont elles transforment une décharge physique aveugle en une colère qui a un sens. » (MW 14 : 65-66).